

nouvelle

LUDIVINE MUSTIER

Damien Saurel



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Athénaïs

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

René Plantin

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

Les Raffalés

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Les Marches du Nord

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Les Aigles du Portugal

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

Les Trois Lunes pendulaires

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Apocatastase

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Le Spectricide

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Les Enlumineurs de cauchemars

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

LUDIVINE MUSTIER

(nouvelle)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-002-8

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>Départ</u>	06
<u>Couronnement</u>	09
<u>Sentier lumineux</u>	12
<u>Botte à botte</u>	17
<u>Women's League</u>	21
<u>Hal</u>	29
<u>Braghettone</u>	33
<u>La Guerre des deux roses</u>	37
<u>Le Cheval-léger lancier</u>	47
<u>La Confrérie</u>	52
<u>Point de chute</u>	61

Départ

À pas vifs, Ludivine remontait le quai. Elle avait oublié de composer son billet de train. Le composteur orange, pourtant, aurait dû attirer son regard amoureux des couleurs, aurait dû retenir son attention. Mais elle était passée sans même le voir, égarée dans ses pensées, le décor de la gare glissant sur ses yeux distraits par l' introspection.

« Tchac » ! retentit la machine à composer. Le choix de la destination était scellé. Le son résonna de son bruit sec dans l' enceinte de la gare aux armatures de métal ajouré portant haut de larges verrières sales.

Ludivine avait dû tourner plusieurs fois le billet dans sa main avant que le poinçonneur n' opère une déchirante perforation. Affranchie, la route s' ouvrait à elle...

Cette fois, les couleurs des wagons, rouges et jaunes, titillèrent son œil, éveillèrent son intérêt, imprégnant son esprit d' une note de gaieté. Le souffle de l' été, lourd, vibrait dans la chaleur au débouché du quai ; là-bas, l' espace ombragé de la gare dépassé, le fil des rails étincelait, accablé de lumière, crûment éclaboussé d' éclats secs, aveuglant. La vieille « Micheline » rouspétait déjà, crachotant une fumée noire au sommet d' un conduit couvert en forme de champignon. Le maître des voies, quatre étoiles fixées sur la casquette, une batte de cricket blanche et verte sous le bras, lançait des regards fébriles en direction de la grosse horloge. Le mot du départ devait être la hâte. Pour ne pas gâcher la cérémonie, Ludivine se dépêcha d' embarquer.

Un jeune homme, fort civil, l’aida à hisser sa valise beige en carton, sa *Linda de Susa suitcase* comme il plaisanta alors ; la manœuvre fut exécutée sous l’œil attentif et surpris de la jeune fille délestée. Ludivine le remercia, récupéra promptement sa valise et partit aussitôt en quête de sa place réservée. Une porte traîtresse se rabattant lourdement franchie, la belle arpentait l’étroit couloir longeant les cabines à six places ; devant l’une d’elles s’immobilisa ; y pénétra ; vérifia le numéro de sa place et, comme prévu à l’achat du billet, se félicita d’avoir dégagé cet emplacement idéal à côté de la fenêtre et dans le sens de la marche. Le bastingage grillagé n’attendait plus qu’à recevoir la petite valise. À peine Ludivine en esquissa-t-elle le mouvement, qu’une voix l’interrompt dans son geste :

« Laissez, je vais vous aider. »

C’était encore ce garçon empressé...

« Voilà qui est fait. Bien calée, elle ne risque plus de tomber.

— Merci », coupa court Ludivine, agacée.

Il fit mine de s’éloigner, de prendre congé, puis pivota, jetant un regard lumineux sur la cabine. Elle, interdite, n’osait croire qu’il avait aussi sa place ici, avec elle, dans le confinement de cet espace de voyage tout à coup devenu rabougri.

« Voici ma place ! juste en face de vous. Nous allons voyager de concert.

— Je tiens à vous dire tout de suite que... »

Un coup de sifflet strident l’interrompt et l’ébranlement du train la projeta, maladroite, dans les bras du très serviable jeune homme. Plus que la valise, il fut heureux de réceptionner sa propriétaire elle-même. Un fard empourpra ses joues à la sensation équivoque du galbe de ses seins épousant en s’y ratatinant la poitrine virile dressée pour la retenir. Elle eût en

la circonstance préféré la chute honteuse le long de la banquettes des sièges ou bien même le choc avec le sol dur et poussiéreux.

Pétrifiée, Ludivine ne savait plus, ne parvenait pas à... En un bond effarant, elle s'arracha pour retomber assise, le souffle court, sur son siège. Un effleurement tangible le long de son pubis venait de l'y jeter, haletante. Mais ce fut le garçon que la plus grande gêne submergea ; il quitta sur le champ la cabine prétextant d'une voix de tête ridicule qu'il avait subitement besoin d'aller fumer une clope dans le couloir !

Ludivine, les yeux clos, cherchait quelque protection et réconfort derrière la muraille des paupières, s'enfonçant toujours plus avant dans les douces ténèbres pour retrouver l'intégrité de son intériorité. Non, elle n'avait rien de cassé. L'état des lieux achevé, elle risqua un coup d'œil alentour. Fui, il avait fui. La pauvre enfant soupira de soulagement.

SOMMAIRE

Couronnement

Le train progressait lentement, cahotant au passage de traverses d'aiguillage, serpentant en dévoilant au regard des passagers la silhouette colorée des autres wagons. Il fallait attendre, pour prendre de la vitesse, d'avoir quitté l'enchevêtrement des voies convergeant vers la gare. Le réseau alambiqué se résorbait peu à peu. Les cahots s'espaçaient. La vitesse s'accroissait. Les graffitis et les panneaux publicitaires en décroît annonçaient la fin de cet espace ingrat, de cette zone vile, la banlieue.

Ludivine respirait mieux. Ludivine s'oubliait peu à peu, accaparée par le spectacle du maillage des rails apparaissant et disparaissant en jets subits d'argent...

Son regard se reportait, maintenant, sur l'intérieur de la cabine. Elle en examinait le décor simple et typique : les sièges en skaï marron aux appuis-tête mal conçus, la petite poubelle estampillée d'un radiex "SNCF", le plateau amovible au système coulissant ingénieux, les rideaux agités au vent de la fenêtre entrouverte, le tissage métallique des porte-bagages, les crochets minuscules où suspendre une veste légère, sans oublier les quatre photos, en noir et blanc, aux cadres retenus par quatre grosses visées, et offrant à contempler des paysages pittoresques de la France.

Ludivine plongeait son regard bleu lancinant dans la perspective de la photo lui faisant face, juste au-dessus du siège de son vis-à-vis évanoui. Il y avait des pins, des toits de tuiles en cascade ; au fond se dressait une forteresse sur une éminence ; les murailles et les tours massives réverbéraient la

lumière, leur perspective totalement écrasée. Elle venait d'identifier le fort Saint-André ; et là, sur la gauche, l'enceinte de la Grande Chartreuse ; il n'y avait plus de doute possible : sous ses yeux émerveillés de reconnaître un endroit qu'elle connaissait intimement, se découvrait Villeneuve-lès-Avignon. La photo avait dû être prise du sommet de la tour Philippe le Bel, d'où l'on peut embrasser, enjambant du regard le Rhône, la ville des papes. Faisant face, Villeneuve, en son sein, sur l'autre rive, même sans palais, regorge de trésors. Et parmi ces richesses inestimables, venues du fin fond des siècles de foi médiévaux, il en est une plus chère que toute autre au cœur de Ludivine. Un joyau précieux, en l'écrin discret du petit musée Pierre de Luxembourg, assure la renommée de Villeneuve. Au premier étage, dans une salle aux stores filtrant les nappes d'une lumière trop chaleureuse, on peut contempler le couronnement de la grâce.

Ludivine s'était assise, frappée par la beauté solennelle du thème, enveloppée par l'impressionnante vitalité des couleurs et des surcroûts d'ors, happée par le monde entrouvert dans le dévoilement des panneaux du triptyque mystique. Enguerrand Quarton avait là déployé deux ailes de peinture, laissant voir en son corps le Couronnement de la Vierge. Surgissement, splendeur, séquence éternelle : le mouvement induit englobait le visiteur et emportait toutes ses réticences dans l'enchère de sa liturgie grandiose.

Là, Dieu, beau et trine, père et fils à l'image unique et double dans l'échange suspendu à leurs lèvres d'une colombe, bénissait la vierge du dépôt de la couronne de gloire. Devenue Reine du Ciel, on avait ici de la difficulté à reconnaître l'humble servante. La majesté par trop puissante dans sa révélation sous l'empreinte écrasante de la gloire forçait le respect et

inclina l'âme à la dulia. La Vierge, elle-même, donnait cette impression troublante de s'engloutir, le visage empesé, les yeux clos absorbant le dessein divin.

Ludivine, frissonnant comme à l'évocation d'un blasphème, et peut-être en était-ce un, avait cru lire sur ce visage de la volupté. Alors, oui, à ce moment précis, elle avait su que cette femme était là, devant Dieu, femme, absolument. Les cascades d'ors et de couleurs avaient déferlé sur elle, les anges avaient dévalé des cimes de la cour céleste sur elle, et Ludivine avait alors connu, hors du commun, un bonheur physique si intense qu'elle n'avait plus jamais pu, tout en éprouvant une certaine honte à le nommer, l'identifier autrement qu'en terme d'orgasme. Était-ce blasphème ? Elle en frémissait et se faisait peur de porter ainsi atteinte à l'amour de Dieu. Elle cherchait à s'effrayer pour en chasser les prémices dès que le souvenir de l'expérience revenait.

Pétrifiée sur son siège, Ludivine s'interdisait toute pensée, et, quittant subitement la photo, elle tourna ses yeux bleus envahis de visions à fuir vers la vitre ; la vitre qui donnait vue sur le spectacle de la campagne traversée par le train...

Vraiment, il fallait qu'elle résolve cette énigme. Un voyage pour une réponse ?

SOMMAIRE

Sentier lumineux

Le jeune homme à l'érection priapique incontrôlable se tenait dans le couloir, une cigarette allumée dans sa main fébrile. De ses lèvres tremblantes de colère et d'excitation s'écoulait la fumée délicate, mais nocive. Il fallait s'y résoudre : ravalé sa honte et tenter sa chance une seconde fois. Il écrasa la clope en une foison de scories brûlantes contre la vitre devant laquelle il se tenait, tenant pour rien le paysage qui défilait sous ses yeux, ignorant toute problématique autre que celle de savoir s'il fallait y retourner.

Non sans stupeur, Ludivine vit réapparaître le jeune homme à la diligence excessive. Il écarta d'une main résolue la porte coulissante du compartiment. Au regard effaré de la belle, il décida par la voix de la rassurer aussitôt :

« Je tenais à vous présenter mes excuses... »

— À quel sujet ?

— Au sujet... Ben, tout à l'heure... Enfin, vous savez.

— Non, justement, je ne sais pas. »

Elle était plus encore que dans son souvenir fugace excitante : avec ses yeux agrandis par l'expression d'un inconfort croissant ; ses joues telles de petites pommes rebondies à croquer ; son doux menton d'un plat parfait en dessous du visage ; ses cheveux, blond vénitien, cascasant le long de ses tempes, masquant les oreilles, la nuque et jusqu'au modelé des épaules effacées sous le fleuve d'or roussi ; avec ses lèvres, pincées, éprouvant la tension l'animant ; avec son corps, svelte, dans le lien humide de transpiration d'une robe légère, fleurie de camélias roses sur un fond de tissu couleur de pêche ; avec ses

mollets, galbés, exquis ; avec ses pieds, dans des espadrilles striées de rose et d'orange, nouées à la spartiate, s'agitant dans la contrariété de l'instant. Belle, vous dis-je ! Elle était belle, absolument.

« Je m'appelle Julien », parvint à articuler l'insistant jeune homme.

Sur le visage de Ludivine, une ronde de sentiments tournoya. Au grand étonnement du dénommé Julien, une sorte de soulagement était lisible, maintenant, sur l'aimable, si aimable figure féminine.

« Asseyez-vous donc, l'invita une voix apaisée et déjà ô combien charmante.

— Mer... merci.

— Vous disiez vous appeler Julien ?

— Oui, c'est bien cela : Julien. Je m'appelle Julien, Julien Calabrès. Je suis originaire...

— J'ai connu un Julien, autrefois, le coupa Ludivine, rêveuse. C'était quelqu'un d'exceptionnel.

— Moi aussi, vous savez, je ne suis pas mal, non plus, réintervint Julien qui ne voulait en aucun cas se laisser déposséder de l'exclusivité du moment.

— Je ne voulais pas parler de ça, rectifia Ludivine en corrigeant, d'un mouvement d'index négateur, l'intention esquissée chez son interlocuteur de montrer qu'il était bien fait de sa personne. — Il ne s'agit pas de comparer des plaquettes de chocolat, lâcha-t-elle, mais de force d'esprit, de caractère.

— J'suis pas un froussard ! s'emporta Julien. Un *fun-boarder*, ça n'a pas peur. Faut de la force de caractère pour y aller, par gros temps, taquiner les vagues.

— Vous n’y êtes pas du tout. Je vous parle de volonté de changer le monde, et vous, vous me répondez “planche à voile”. Comme c’est drôle ! »

Là, assommé comme si un vent de sept beauforts lui avait retourné son *wishbone* en pleine tronche, Julien se souleva, et, titubant, l’air hagard prit le chemin de la sortie. La porte coulissante du compartiment rabattue, il osa un dernier regard à travers la paroi vitrée. Son œil était en absence, terni par une plainte informulée mêlée de détresse molle.

Ludivine, quant à elle, non contente de se retrouver seule, savourait ses retrouvailles en pensée avec Julien, avec le vrai Julien, le seul, l’incomparable. En une rêverie suave, elle survolait leurs souvenirs communs.

À l’époque, adolescente, elle avait envie de tout dénigrer, de tout casser. C’était la rébellion. Et, par un hasard merveilleux, sur ce sentier lumineux de la révolte, Julien avait surgi. Elle venait de trouver son catalyseur ; au contact de qui son rejet du modèle parental allait pouvoir s’exprimer dans un raffinement et une richesse intellectuels indépensables et inclassables. Et, tandis que des copines se teignaient les cheveux en rouge, elle, Ludivine, communiait au Rouge.

Julien, Julien l’Apostat, disciple dégrisé d’Althusser, admirateur fervent des méthodes abominables recommandées par Abimaël Guzman, le fondateur historique du Sentier lumineux, lui, Julien le Rouge, l’idéologue ultime, premier prophète assumé du nihilisme de toutes les gnoses communistes, annonçait l’Ère nouvelle de l’Homme nouveau. Non pas l’ère des clones, mais le temps irréconciliable des non ressemblants.

Ludivine, jeune lycéenne, s’étourdissait au contact sulfureux du khâgneux, envoyant chier ses copines, trop connes

pour comprendre, ses parents, surtout, dont Julien, d'un trait parricide, la débarrassait. Il fallait renier son hérédité ; arracher à la naissance les enfants des bras de leurs mères, pour leur laisser la chance de croître eux-mêmes vers un être désappris et souverainement libre de ne ressembler à rien du passé. Pour faire l'Homme nouveau, il faut faire table rase du passé, renaître à soi-même dépossédé de tout lien. Ludivine trouvait là l'argumentaire absolu pour rejeter les siens, pour cracher à la gueule de ces vieux fossiles bourgeois son dégoût de l'abâtardir. Elle les accablait de ce reproche inouï d'alourdir son être véritable par le fléau de l'hérédité, cette tare en attente de dépassement que stigmatisait Julien avec force et conviction.

Des heures durant, attablée à ses côtés à une terrasse de café du Quartier latin, Ludivine buvait ses paroles. Oui, Louis Althusser avait étranglé sa femme, vieille idole communiste, ancienne résistante, juive rouge dogmatique. Là était toute la vérité de cet acte symbolique : le Maître de la rue d'Ulm, le Caïman en philosophie, le révolutionnaire de l'encratisme, avait ce jour-là tué la révolution, la renvoyant à son néant. Que restait-il ? L'impensable, encore. Car l'avenir ne commencera pas avant d'avoir exterminé l'Autre polluant notre en-soi. Hegel, Heidegger, Sartre, au son de la voix duquel les jeunes filles se suicidaient en sautant de leurs balcons à son passage boulevard Saint-Germain, étaient invoqués. Mais Althusser avait seul vraiment, nommément, ouvert la voie vers la lumière de demain. Sa mère lui avait donné Louis pour prénom. Louis c'était lui, non point lui, mais Louis, l'autre, le fiancé de sa mère, jadis. Mort à la guerre, la Grande Guerre – œuvre grandiose d'éradication du monde ancien –, Louis n'avait pu être épousé. La mère d'Althusser avait alors choisi d'épouser le frère de Louis. Louis Althusser était donc le fils

par procuration d'un mort ; pire, il était lui, et dans l'œdipe, sa mère enchaînait son fils travesti en amant. Ne fallait-il pas mettre fin à ces prisons démentes ? Louis ne fut jamais lui-même. Quel cri ! Il nous a avertis de la monstruosité de nos héritages. Tout est à construire, donc à détruire. Il faut arracher l'homme à ses souffrances, le déraciner, en faisant implorer sa pensée, la rendant libre dans l'effroi d'un vertige soudain qui, sans nulle maîtrise, *désenfant* le monstre sacré nouveau.

Du bout de sa paille, Ludivine tirait sur son reste de diabolomente, écarquillant des yeux fervents en direction de Julien. Il avait fini sa harangue. Elle en sortait transformée.

SOMMAIRE

Botte à botte

Le train filait toujours, épousant la course prévisible des rails. La vitesse effaçait les éléments du décor extérieur les uns après les autres, les soustrayant au regard un peu las des voyageurs. L'avalanche des choses entrevues créait un film, presque illusoire, émaillé d'instantanés. L'œil clignait, déchiffrant au passage les artefacts distingués. Par réflexe, les objets qui recevaient un nom, étaient de ce fait isolés, et se succédaient, s'accumulaient sans former pour cela une scène cohérente.

Les yeux bleus de Ludivine étaient éclaboussés d'images, de formes et de couleurs répétitives. Un grand claquement la fit sursauter, l'arracha à ses divagations hypnotiques : un autre train croisait le sien, saturant l'espace compris entre les deux voies de courants d'air bruyants. Quelques secondes plus tard, les deux trains se séparaient dans un vacarme fantastique ; et quand mourut enfin l'effet Doppler, un calme nouveau envahissait la cabine...

Ludivine bâillait. Elle inclina sa tête contre la vitre : une gare de triage se profilait à l'horizon. Ce là-bas à peine anticipé fut abordé, et bientôt traversé. Dans la profondeur des voies dormaient des alignements de wagons de marchandises ; cloués dans l'immobilité sous le soleil de plomb, leurs silhouettes massives ne retenaient que des ombres courtes ; les portes scellées des containers placés sur les wagons étaient estampillées de drapeaux ondulés, composés de quatre triangles jaune, bleu, rouge et blanc : l'emblème de la puissante P & O (prononcez : « piano »). Ce symbole n'était pas inconnu

pour Ludivine. Seulement l'image ne créait qu'un trouble de mémoire sans en rendre tout le sens. Il lui fallut attendre, un peu plus loin, une réclame publicitaire, haut perchée sur un portique, pour parvenir à déchiffrer le rébus visuel rebelle au souvenir. L'affiche, cette fois, célébrait clairement l'invitation au voyage : un navire, carène jaune, accastillage blanc, couronné de cheminées bleues liserées de rouge, fendait d'une écume mousseuse une mer d'huile.

« Transmanche Ferry : l'Angleterre à portée de mains.

Dieppe – New Haven en 2 h »

Tout lui revenait, maintenant. La restitution serait complète : c'était deux étés avant de rencontrer Julien ; Ludivine avait alors quatorze ans ; elle avait longuement correspondu dans le cadre des cours d'anglais au collège avec une studieuse *penfriend* d'outre-Manche, répondant à l'exotique prénom de Pamela. Ludivine n'y tenait pas outre mesure, mais Pamela avait insisté pour que l'échange se poursuive en mode réel : elle invitait sa chère petite amie française à venir lui rendre visite en Angleterre.

Les parents de Ludivine voyaient dans le séjour linguistique une opportunité enrichissante pour leur fille. Ludivine accepta, finalement. Elle embarquait ainsi à Dieppe à bord d'un car-ferry.

Arrivée en Albion, il fallut encore prendre le train pour Londres, puis une correspondance pour rejoindre Shrewsbury (prononcez : « Chourousebeurri »), aux marches du Pays de Galles. Là, l'attendait, impatiente, la curieuse Pamela.

Pamela avait un beau visage qui la sauvait du dédain qu'aurait pu inspirer une corpulence par ailleurs encombrante, quoique non équitablement répartie : les hanches plus que copieuses et la stéatopygie contrastaient douloureusement

avec une poitrine inexistante. Mais le sourire était radieux et les yeux de l'adolescente gourmands.

« Qu'est-ce que tu es jolie ! » furent les premiers mots admiratifs de Pamela pour son hôte, qu'elle accueillit comme le plus beau des cadeaux.

Elle l'embrassa comme on lape enfant dans un pot de confiture de fraise, et ce jusqu'à la commissure des lèvres. Une voix rappela les deux jeunes filles à l'ordre :

« *Young ladies, your car is ready!* »

Un chauffeur, casquette octogonale dans la main droite le long de la couture du pantalon, attendait une portière ouverte dans sa main gauche gantée que l'on vînt prendre place à bord de la rutilante jaguar vert bouteille.

Ludivine n'était pas encore arrivée au terme de son voyage, car la propriété des Thomson-Cowe – c'était le nom de famille de Pamela –, se trouvait au beau milieu de la campagne anglaise, quelque part entre Worchester (prononcez : « Housseteur ») et Ludlow (prononcez : « Ludeleau »), sur les terres de feu Talbot, ce général qui prit une *pâtée* à Patay, mettant ainsi fin à une guerre de Cent Ans.

Le manoir des Thomson-Cowe et le parc qui l'entourait étaient merveilleux. Chose prodigieuse, il y avait même un haras. Pamela voyait déjà, en présentant l'endroit, Ludivine à cheval à ses côtés cavalcadant dans la verte campagne, enchaînant les oxers des clôtures privées, enjambant de bond en bond, de saut en saut, fossés, terriers de renards, troncs abattus et petits ruisseaux d'eaux chantantes. Le visage de Pamela se gonflait déjà de plaisir à l'idée de sa nouvelle cavalière bottée et moulée dans une culotte seyante.

« La coquine ! » n'eut pas long à comprendre Ludivine à la vue de l'œil pétillant de Pamela l'habillant de pied en

cape pour son premier cours d'équitation. Les deux heures d'apprentissage qui suivirent ne furent pas moins équivoques, Pamela réclamant d'une voix dure que son élève s'engage plus dans sa selle, projette toujours d'avantage son ventre en avant afin que la jument accepte de prendre le rythme nécessaire pour composer l'allure. Du bout d'une longe, le professeur d'équitation, inflexible, faisait tourner à une distance de trois mètres sur la montre le cheval et sa cavalière. Le trot, dès la première tentative, fut acquis. Mais loin d'être satisfaite par ce résultat édifiant, Pamela voulait encore que Ludivine cesse d'enlever à l'allure ; pour ce faire, elle lui fit vider les étriers, obligeant la malheureuse en selle, soit à rebondir douloureusement à chaque cahot provoqué par l'équidé, soit à épouser complètement le mouvement en cause. La séance de torture ne cessa que lorsque Ludivine parvint enfin à devenir centaure, combinant parfaitement l'engagement de ses hanches et du dos de la jument, oubliant ses jambes pour découvrir la portée de celles de l'animal puissant. L'œil inquisiteur de Pamela jubilait, maintenant.

« *Wonderful, wonderful!* »

Sur un ordre simple et imperceptible venu d'ailleurs, la monture abandonna l'allure et marqua le pas pour s'immobiliser enfin, complètement. Ludivine se laissa choir. Pamela la réceptionna et l'embrassa de joie.

« *Wonderful!* »

Ludvine avait les fesses brûlantes, l'intérieur des cuisses la cuisait, et elle vit à quel point la selle quittée était luisante !

L'exercice avait eu lieu le lendemain même de son arrivée. Une semaine plus tard, Ludivine savait galoper et sauter allègrement, et les deux jeunes filles en profitaient désormais pour courir la campagne.

Women's League

Un soir, en plein milieu de la nuit, au manoir des Thomson-Cowe, Ludivine entendit gratter à la porte de sa chambre. Immobile sous ses draps, exerçant son oreille à identifier le bruit insolite, craignant quelque fantôme écossais – mais cela n'avait pas de sens, le domaine étant en Galles –, notre petite Française retenait son souffle.

« *Hep! hep! Loudivine. It's me. Just open, please* », lançait une voix par bribes de syllabes étouffées.

Non, Pamela venait la relancer jusque dans son lit ! Pour une chevauchée nocturne ? Cette fille était vraiment impossible !

Ludivine se leva d'un bond et alla ouvrir le petit loquet. Elle allait renvoyer l'importune lorsque Pamela posa sur ses lèvres un doigt invitant au silence ; geste aussitôt suivi d'un regard se voulant plein de mystère.

« *Follow me...* »

Et comme Pamela en pyjama de satin blanc gonflé par des formes extravagantes s'éloignait dans le couloir sombre, là, sur son pas de porte, Ludivine s'étonnait de l'invitation.

« *Come!* »

— Bon... C'est bon, j'arrive ! »

Les deux formes silencieuses arpentaient les couloirs muets, l'une gonflée de satin scintillant et l'autre drapée d'une ample chemise de nuit blanche masquant ses pieds mêmes. Par l'embrasure d'une fenêtre, la lune les baigna d'une lueur de spectres. Mais à quoi jouaient-elles ?

Parvenue à l'étage supérieur, à l'angle d'une tour, Pamela, avec des précautions infinies, s'efforçait d'ouvrir une porte sans éveiller un craquement dans le bois ni laisser échapper un crissement de la poignée métallique.

Derrière la porte sinistre, ouverte maintenant, se trouvait le cabinet de travail de Lord Thomson-Cowe. L'espace se décomposait en rangées de bibliothèques et en hautes fenêtres à croisillons losangés, sur la surface desquelles venaient se figer en un bleu pâle glacé les rayons de lune. Un bureau massif barrait l'accès aux fenêtres, dressait sa sombre découpe comme la pierre d'un tombeau. Vaillante, Pamela s'avança jusqu'au bord du gouffre d'ombre. Elle se tenait là, immobile, blanche silhouette diaphane au milieu du lieu effacé. Véritable fantôme ? Apparition plombée par le remords, assignée à jamais à hanter cette tour ? Revenant n'en revenant pas d'être encore ici-bas ?

Intriguée et inquiète, Ludivine s'approcha d'elle, la toucha d'un doigt tremblant à l'épaule, pour exorciser l'impression fâcheuse, le doute horrible. Pamela tressaillit ! Elle était vivante, bien vivante, après être morte de trouille au contact de la main de sa belle amie. Oui, aux yeux de Pamela, Ludivine aussi pouvait revêtir des allures fantomatiques, drapée qu'elle était de blanc, le front luisant d'une tache de lune.

Le souffle court, la brillante forme spectrale anglaise désigna à l'attention de la jeune revenante française deux colonnes tronquées posées sur le bureau et servant de serre-livres. Pamela repoussa les ouvrages maintenus sur la surface libre du bureau, dégageant Jakin, libérant Boaz de tout poids. De ses mains potelées et blanches, à Boaz elle fit faire un demi-tour sur place. Un bruit léger d'égrainage de crans avait accompagné la manœuvre. Délaisant cette colonne, vers

l'autre tendit ses mains avides : Jakin tourna trois fois sur lui-même au son rythmé d'un mécanisme de crémaillère, par trois fois sollicité. Revenant enfin à Boaz esseulé, elle étreignit son fût, et, tambours roulants, le fit aller et venir deux fois sur soi. Un « clang ! » net et précis en résulta ; suivi d'un mouvement d'air énigmatique...

Ludivine reçut alors un coup au niveau du haut des cuisses : un long tiroir venait de la heurter, qui avait jailli du flanc du bureau !

Pamela alluma une petite lampe torche – tenue jusque là dissimulée, retenue dans l'élastique de son pantalon de pyjama –, prenant bien garde de maintenir le faisceau braqué vers le bas, sans risquer de l'agiter et d'éveiller depuis l'extérieur la curiosité sur l'activité régnant au second étage de la tour nord-est.

Dans la longueur du tiroir, la lumière démasqua : une grosse médaille commémorative du 18^e degré, au relief de bronze hérissé d'un pélican nourrissant de sa propre chair ses petits affamés, une miséricorde effilée, étincelante, un ouroboros s'enroulant sur sa garde éternellement, et des livres... Avant de toucher à quoi que ce fût, Pamela mémorisa l'emplacement exact des objets disposés dans la cachette secrète. Avec le peu d'anglais en sa possession, Ludivine eut du mal à déchiffrer les titres des ouvrages incriminés :

Mathers : *Golden Dawn's rituals*

John Dee : *Early enochian knowledge*

Hermetic Brotherhood of Luxor : *Mirrors*

Protocols of the Learned Elders of Zion

Randolf : *Magia Sexualis*

Colonel Olcott : *Theosophical studies*

Mais d'aucun de ceux-ci, Pamela n'eut besoin. D'un autre, anonyme dans sa reliure sobre, volumineux et lourd, elle s'empara, l'extrayant délicatement du tiroir. Assurée de sa prise, elle vint ensuite s'asseoir en tailleur sur le grand tapis persan ornant le centre de la pièce ; y déposa le livre ; fit signe à Ludivine de se joindre à elle ; et sous ses yeux interrogateurs, l'ouvrit :

Aristophanes – Lysistrata

La farce antique commençait, gaillardement illustrée. De belles lithographies licencieuses alternaient avec le texte de l'auteur des Guêpes. Mais quelle mouche l'avait piqué, cette fois ? Athéniens, Béotiens et Spartiates pliaient sous le poids du satyre...

Telles deux impudiques vestales, Ludivine et Pamela, penchées sur la relique, s'étonnaient des proportions prises par l'histoire. Même Ganelon aux écuries, avec sa cinquième jambe, ne pouvait soutenir la comparaison, tout étalon qu'il fut.

Au début, alors que Pamela avait entrepris de lire certains passages choisis, Ludivine saisissait mal l'enjeu de la lecture ; son anglais par trop lacunaire lui restituait difficilement le sens de l'intrigue :

Lampito: And I too; why to secure peace, I would climb to the top of Mount Taygetus.

Lysistrata: Then I will out with it at last, my mighty secret! Oh! sister women, if we would compel our husbands to make peace, we must refrain...

Cleonice: Refrain from what? Tell us, tell us!

Lysistrata: But will you do it?

Myrrhine: We will, we will, though we should die of it.

Lysistrata: We must refrain from the male altogether.... Nay, why do you turn your backs on me? Where are you going? So, you bite your lips, and shake your heads, eh? Why these pale, sad looks? why these tears? Come, will you do it – yes or no? Do you hesitate?

Cleonice: I will not do it, let the war go on.

Myrrhine: Nor will I; let the war go on.

Pour l'aider à se faire une idée exacte du problème, Pamela pointa de l'index une illustration, en pleine page. On y voyait Lysistrata – désignée du doigt pour identification –, haranguer les Athéniennes. Ces femmes aux corps à demi nus, entre langueur et refoulement, hésitaient à prendre parti, et interrogeaient leur force à se résoudre à un si chaste combat, imaginant déjà des dérivatifs en cas de renoncement aux hommes.

« *Do you understand?* » interrogea Pamela, l'œil malicieux, esquissant un geste fasciné en direction du sexe de Ludivine. La main potelée et brûlante fut arrêtée sur la cuisse, et forcée d'en glisser pour s'en retourner bredouille chez sa propriétaire. Mais loin de s'avouer perdante, Pamela, de sa main raccompagnée, attirait celle qui la gouvernait vers son propre con.

« Non ! » lâcha Ludivine en extirpant vivement sa main presque piégée.

Pamela pressa de dépit les deux siennes contre son large pubis satiné et laissa échapper un gémissement de sourde frustration.

« *Oh, Loudivine, don't leave me alone like those old Greeks...* »

Et, tournant quelques poignées de pages, plongeant à nouveau son regard fiévreux vers la lettre du texte, en reprit la

lecture. La voix de Pamela était pleine et faible, appuyée dans son élocution, mais vacillante dans ses intonations :

Herald of Sparta: Say, where shall I find the Senate and the Prytanes? I am bearer of despatches. (An Athenian Magistrate enters.)

Magistrate of Athen: Are you a man or a Priapus?

Herald (with an effort at officiousness): Don't be stupid! I am a herald, of course, I swear I am, and I come from Sparta about making peace.

Magistrate (pointing): But look, you are hiding a spear under your clothes, surely.

Herald (embarrassed): No, nothing of the sort.

Magistrate: Then why do you turn away like that, and hold your cloak out from your body? Have you got swellings in the groin from your journey?

Herald: By the twin brethren! the man's an old maniac.

Magistrate: But you've got an erection! You lewd fellow!

Herald: I tell you no! but enough of this foolery.

Magistrate (pointing): Well, what is it you have there then?

Herald: A Lacedaemonian 'skytale.'

Magistrate: Oh, indeed, a 'skytale,' is it? Well, well, speak out frankly; I know all about these matters. How are things going at Sparta now?

Herald: Why, everything is turned upside down at Sparta; and all the allies have erections. We simply must have Pellene.

Magistrate: What is the reason of it all? Is it the god Pan's doing?

Herald: No, it's all the work of Lampito and the women who are acting at her instigation; they have kicked the men out from between their thighs.

Magistrate: But what are you doing about it?

Herald: We are at our wits' end; we walk bent double, just as if we were carrying lanterns in a wind. The jades have sworn we shall not so much as touch them till we have all agreed to conclude peace.

Magistrate: Ah! I see now, it's a general conspiracy embracing all Greece. Go back to Sparta and bid them send envoys plenipotentiary to treat for peace. I will urge our Senators myself to name plenipotentiaries from us; and to persuade them, why, I will show them my own tool.

Herald: What could be better? I fly at your command. (They go out in opposite directions.)

Puis, rageuse, la jeune Anglaise dévida les pages jusqu'à mettre la main sur l'illustration recherchée.

« *Just have a look to the ambassadors from Sparta. Help!* »

Et l'on voyait défiler la représentation spartiate, le plus petit des ambassadeurs ayant la plus grande, derrière laquelle il se cachait, avançant masqué, guidant malgré tout les siens d'un pas empressé, portant haut l'emblème fatidique, les autres suivant à la queue leu leu.

À ce moment précis, Pamela suppliait Ludivine, lui demandant de renoncer à jouer sa Lysistrata, d'accorder à sa pauvre correspondante un peu de réconfort... Et, retournant une flopée de pages en arrière, elle montrait les Athéniennes, cette fois, dans un état de détresse cruel, tentant de fuir l'Acropole pour mettre fin à la continence imposée par Lysistrata et assouvir enfin le désir des corps. L'une d'elles paraissait sur le point de succomber à la tentation de la masturbation, foulant au pied une colombe, tandis qu'une autre, aux chairs débordantes – de dos, on aurait dit Pamela en personne –, essayait en vain de fuir à l'aide d'une corde, l'escalade échouant, mais procurant somme toute quelques sensations inespérées.

Voilà à quoi se trouvait réduite la grande civilisation grecque. Et Ludivine, comme Lysistrata naguère, ne pouvait que déplorer une telle gabegie des sens.

SOMMAIRE

Hal

Le fil de ses pensées fut rompu d'un seul coup ! Un crissement suraigu lui vida l'esprit, l'obligeant dans l'urgence à se couvrir les oreilles à l'aide des mains. Les freins hurlaient toujours. L'ébranlement des bogies se communiquait à tous les compartiments. Bruits et vibrations cessèrent enfin avec l'immobilisation du train. Ludivine crut la station définitivement acquise, mais il y eut encore un déconcertant mouvement de recul de l'ensemble du convoi, suivi d'un blocage violent des roues pour imposer l'arrêt complet.

Sur le trajet, c'était la première gare où le train devait s'arrêter. Des voyageurs descendirent tandis que d'autres montaient. La porte du compartiment s'ouvrit et Ludivine vit un jeune cadre dynamique s'installer... à distance respectable. Il portait de fines lunettes sur son visage glabre à la peau de bébé et arborait l'uniforme de sa caste de travailleur supérieure : blaser bleu marine, chemise bleu clair avec boutons de manchettes dorés, cravate en soie jaune au motif répétitif de danseuses birmanes alignées les unes sous les autres, pantalon beige aux plis impeccables, et chaussures *Weston* trop brillantes, trahissant une personnalité narcissique et maniaque. Ledit individu, sans même un regard pour Ludivine, délésta sa frêle épaule du lourd fardeau de deux sacoches noires. Il exécuta plusieurs mouvements rotatifs de gymnastique pour restituer toute sa souplesse à son membre endolori, puis examina le porte-bagages ; y plaça, sans échanger ni un mot ni un regard, la plus grosse des deux sacoches l'accompagnant ; puis s'assit ; tira juste au-dessus de ses genoux sur les pans de son

pantalon, découvrant davantage ses chaussures reluisantes ainsi qu'une paire de chaussettes bariolée d'un goût douteux. Satisfait de son installation, il saisit la seconde sacoche, qui, jusque là, occupait le siège voisin du sien, et entreprit d'en sortir un ordinateur portable. Son bureau placé sur les genoux, heureux de pouvoir accéder à son travail en tout lieu, le jeune cadre dévoué commença à pianoter sur le clavier intégré.

Ludivine identifia d'un œil expert le constructeur de la petite merveille technologique qui inféodait le prétentieux manipulateur à son rythme binaire. C'était un *IBM* flambant neuf. Et ce n'est pas Hal qui allait la contredire sur ce point !

« Hal ? Ah, bon ! vous ne connaissez pas Hal ? Hal, c'est le père de Ludivine ; de son vrai nom, Louis Mustier. Car vous l'aviez compris, Hal est un diminutif. »

Ludivine sourit en s'imaginant expliquer au cadre coincé besogneux en sa présence le pourquoi du diminutif de son père. Elle le laissa, cependant, à son autisme, mais se rappela pour elle-même l'origine du surnom de son paternel. Eh oui, Hal travaillait chez *IBM* ! Et même qu'il croit que les ordinateurs sont intelligents, autonomes et se foutent tellement souvent de notre gueule que nous sommes trop couillons pour nous en rendre compte. Oui, son père pensait cela, vraiment. Alors, aller révéler ça à l'autre supérieur du trackball et du clic droit ce serait comme jeter des perles aux cochons. Et puis, Hal, mon bon monsieur je jouis de me voir si fort en cet écran, si vous prenez dans l'ordre alphabétique la lettre qui suit le H, puis le A, et enfin le L, ça vous donne *IBM* ; et ça, mon petit Stakhanov du bout des doigts, ce n'est plus de l'informatique, mais du cinéma. Pour *2001, l'Odysée de l'espace*, Stanley Kubrick avait voulu que le gentil ordinateur s'appelle HAL ; devinez qui était le sponsor officiel du film devenu culte.

Alors que Karl, le méchant ordinateur, tuait les hommes du bord jusqu'à se faire vider lamentablement la mémoire par le dernier rescapé de l'expédition vers Io, HAL, lui, à distance, cherchait à réparer les choses. Mais il devait s'en moquer éperdument notre fier du bulbe rachidien de savoir travailler avec un Karl ou un HAL, du moment que le travail fut du travail remplissant bien sa tête vide de rêves.

« Mon Père, lui, c'est un grand rêveur », pouvait soutenir Ludivine. Les ordinateurs incarnaient sa rencontre du troisième type. Il les craignait, mais savait se faire respecter d'eux. Il leur parlait, surtout aux AS400, ses favoris.

Ludivine soupira : et dire que presque personne ne savait que son père parlait aux machines...

Du bout d'un index efféminé, le joli travailleur effleurait le tapis tactile. Puis validait d'un coup de petit doigt rageur la sélection retenue. L'accomplissement d'une si noble tâche nécessitait, il va sans dire, rigueur parfaite et volonté ferme. Il s'essuya de satisfaction les lèvres d'une pointe de langue obscène. Et, nerveusement, comme pour combattre une horrible démangeaison, remua son poignet gauche, y secouant une gourmette en or gênante. L'amateur se prénomma « Jean-Pascal ». N'est pas poète qui veut...

Ludivine allait abandonner à sa misère Jean-Pascal, lorsque ce dernier retira de la poche intérieure de sa veste un téléphone portable. D'une pression du pouce, il fit surgir le clavier, le cache protecteur étant repoussé vers le bas de l'appareil par un automatisme éloquent : tchac ! Et voilà que le flibustier de la high-tech se croyait dans *Matrix* ! Mais c'était le traître qui, dans le premier opus de la trilogie, utilisait un téléphone de ce type pour révéler à la Matrice la présence en immersion numérique de Morphéus, Trinity et Néo... Mais oui, la scène se

reproduisait : l'infâme allait à nouveau se connecter au réseau...

Jean-Pascal venait de placer le 71 10 dans l'axe de son *IBM*, ports infrarouges des deux portables en vis à vis. D'ici peu, par GPRS, le *Nokia* servant de modem, notre Jean-Pascal deviendrait un cyber-Jean-Pascal ! Et tout ça grâce à *Nokia*...

Ludivine soupira fortement une nouvelle fois. Et dire que son papa, Louis Mustier, alias Hal, avait deviné tout ça. Dès le début, il avait cru en la petite société finlandaise naissante, anticipant le boum technologique extraordinaire de la téléphonie sans fil. Les neiges finlandaises, il les eût volontiers rejointes s'il n'avait pas déjà trouvé sa place chez *IBM* avec ses gros systèmes gourmands à nourrir. Alors, pour soutenir l'innovation, Hal avait acheté des brassées d'action *Nokia*. Et, aujourd'hui, la fortune de l'entreprise étant assurée, ayant revendu tous ses titres à la valeur exponentielle, il était tout simplement riche.

« Ah, papa, c'était quelqu'un d'avisé ! », pouvait se dire Ludivine. Grâce à *Nokia*, grâce à papa, elle avait été une petite fille riche et gâtée, et aussi grâce à sa maman...

SOMMAIRE

Braghettone

La maman de Ludivine s'appelait Leonora ; de son nom de jeune fille, Leonora di Pasca. Elle était italienne, issue d'une vieille famille aristocratique florentine.

Alors là, Hal avait fait fort ! Ludivine aimait à s'imaginer la première rencontre de ses futurs parents...

Hal avait été envoyé par *IBM* à Rome. Il s'agissait pour lui de superviser la nouvelle installation informatique de l'ambassade de France en Italie. C'est ainsi qu'il fit ses premiers pas à la Villa Farnèse.

Plus qu'une villa, c'était un palais. Le nom de villa lui paraissait bien trompeur, alors qu'il foulait le sol dallé de marbre des hautes salles richement décorées. Hal s'était égaré en cherchant le bureau de l'Intendant général auprès de qui il devait obtenir sésame et plan d'action.

Au détour d'une galerie splendide, il déboucha dans une pièce d'angle de la façade – dite Chambre du Cardinal. Perchée en haut d'un échafaudage, une jeune femme, vêtue d'une blouse blanche, badigeonnait une fresque au plafond : un ivrogne imposant, entouré de fraîches jouvencelles, d'un tigre et de singes blancs des Indes, dégustait à l'envie du raisin.

« Bonjour, Mademoiselle ! lança Hal à l'artiste surprise. Dites donc, vous peignez drôlement bien, vous alors !

— ...

— Les singes blancs sont très réussis. Croyez-moi : je reviens d'un voyage en Inde et c'est leur portrait tout craché à ces sales bêtes. »

Modeste, certainement, la jeune peintre se mit à pâlir, son visage imitant le modelé blanc poudreux des stucs merveilleux dégoulinant le long des murs.

« Bon, je vous laisse à votre job. C'est que, moi aussi, il faut que je m'y remette. Par hasard, sauriez-vous où trouver l'intendant ? »

Elle avait des yeux incroyables, bleus avec une légère coquetterie, des cheveux noir de jais volumineux montés en un chignon rocambolesque, la peau d'une pâleur scintillante et des lèvres fines, roses, qui ne parvenaient pas à s'ouvrir pour laisser échapper une réponse attendue :

« Bah, laissez, vint à son secours Hal. Vous êtes italienne, c'est ça ? Je l'aurais parié. Désolé de vous avoir dérangée. Je vais tenter ma chance de ce côté-là... »

Et Hal traversa la pièce vers l'autre issue, passant aux pieds de l'échafaudage. Elle le regardait s'éloigner, médusée. Et là, juste avant de prendre congé et de disparaître par un corridor, il salua sa beauté :

« *Ciao, bella!* »

Et de se dire à lui-même : « Pas mal, la fille ! Il va falloir que je me mette à l'italien, vraiment. »

Ludivine en rigolait encore. Elle tenait le récit de l'in vraisemblable intrigue amoureuse de sources familiales secrètes. Cette histoire la rendait gaie, prodigieusement gaie. Ne devait-elle pas l'existence à ce Gaulois hirsute et moustachu, rouquin et baraqué, bousculant les convenances et les références artistiques de l'élégante Contessa di Pasca ? Ludivine riait franchement, maintenant. Jean-Pascal, l'air idiot, les yeux rougis à trop fréquenter l'écran de son ordinateur, lui lança un regard inexpressif et vain. Elle lui tira la langue ; il reprit immédiatement refuge derrière le voile immatériel du travail.

Maintenant, c'était en compagnie de l'intendant que Hal arpentait les lieux. De concert, ils traversaient la fabuleuse galerie des Carraches : haute voûte aux fresques éloquentes. On y voyait un costaud attirant une grosse dans son lit, des gars avec des musculatures de Shwarzy jouant des biceps et des plaquettes de chocolat, tandis que d'autres gugusses se rinçaient le gosier avec démesure.

« Elle a un sacré style, cette fille !

— Quelle fille ? demanda l'intendant.

— Et bien celle que vous avez engagée pour décorer vos salles, pardi. Je l'ai croisée, tout à l'heure qui terminait de peindre des singes blancs. Et pour tout vous dire, moi qui suis allé en Inde, ses singes, ils sont extra.

— Je... je crois qu'il y a méprise. La Contessa di Pasca n'est pas artiste peintre, mais restauratrice du patrimoine. Elle poursuit actuellement une thèse sur le très culotté Daniele da Volterra. Nous lui avons ouvert nos portes à ce double titre : étude et restauration des fresques de la Chambre du Cardinal.

— Eh ben ça, alors... Quel couillon je fais ! Aïe ! ne me dites surtout pas qu'elle comprend le français.

— Elle le parle, si vous me permettez la comparaison, aussi bien que Monsieur l'Ambassadeur en personne.

— Bon, tout compte fait, l'apprentissage de l'italien attendra...

— Il n'y a pas de honte à avoir, suggéra l'intendant. J'ose seulement espérer que vous connaissez mieux l'informatique que l'histoire de l'art.

— Ah, ça, pour sûr !

— Tenez, voici notre hôte merveilleuse. Permettez-moi de vous présenter, officiellement, la Contessa Leonora di Pasca. »

Hal était pétrifié. Devant lui se tenait cette femme ravissante, souriante à présent, contente de retrouver cet ours aux poils veloutés de safran. Elle, très digne, dans un tailleur-pantalon gris perle, avec un chemisier bleu turquoise à jabots, un tour de cou à trois rangs de perles fines retenues par un camée en onyx illustrant un antique profil d'impératrice romaine oscillant légèrement au contact de sa pomme d'Adam alors qu'elle parlait, répondit :

« Nous avons déjà eu le plaisir d'une rencontre sous les auspices de Bacchus.

— En effet, vous parlez rudement bien le français !

— Vous aussi, fit remarquer la Contessa, narquoise.

— Puisque nous y sommes, je me lance : Louis Mustier, pour vous servir, Madame.

— Mademoiselle, corrigea avec indulgence la belle Italienne.

— Aïe, encore une bourde, se gronda à voix haute HAL.

— Pour vous servir, pour vous servir... reprit l'intendant avec diplomatie, cela s'entend informatiquement parlant. Monsieur Mustier est là pour mettre en œuvre le projet "Ordination protocolaire".

— Tous mes vœux de réussite vous accompagnent, l'encouragea Leonora.

— Merci. »

Elle s'éloignait, maintenant, remontant avec classe la longue galerie des Carrache, le bruit de ses talons claquant sur le marbre, sa blouse blanche au bras, pendante.

SOMMAIRE

La Guerre des deux roses

Dans la famille, après sa mère, Ludivine représentait la seconde génération d'historiens de l'art. Il y avait bien eu chez les di Pasca, au cours des siècles, de nombreux mécènes, mais on ne pouvait pas décerner leur décerner des titres universitaires anachroniques. Toutefois, le goût du beau et de sa plus haute expression, l'art, apparaîtra congénital, en l'occurrence.

Oui, s'ils s'étaient encore fréquentés à cette époque là, alors que Ludivine s'inscrivait rue Michelet à Paris en histoire de l'art, Julien aurait pu se moquer d'elle à loisir : la jeune adolescente révoltée contre le modèle familial en épousait désormais l'héritage. Car Ludivine avait son origine dans la Chambre du Cardinal. Elle était le fruit de l'art ; l'histoire de l'art était son histoire ; aussi son histoire suivrait-elle l'histoire de l'art. Il va sans dire que ce mode de reproduction aurait profondément dégoûté Julien, s'il en avait eu connaissance.

Comment pouvait-on se renier ainsi en ne reniant pas le poids de l'histoire, en ne refusant pas de payer l'impôt familial ? À quand le jour de la mise à nue de l'être dépouillé de tout passé ? Qu'enfin puisse naître un avenir vierge de toutes références, fier de lui seul, assumé pleinement, car sans remords ni devoirs, sans tares ni prolongements. Une grande révélation par elle-même révélée !

Mais la gnose de Julien, fatiguée des mots eux-mêmes, était éculée. Jeté aux orties, l'apostat ! Voilà. Ludivine avait tiré un trait sur les enseignements du révolutionnaire cryptique. Et Julien, lui-même, en toute lâcheté, avait disparu, Dieu sait où ? Sans laisser d'adresse...

Ludivine s'était donc retrouvée toute seule à l'Institut Michelet, grosse bâtisse cubique en briques rouges bandée de frises des Panathénées et d'Ankhor Vat mélangées, le tout hérissé de créneaux élancés en style sassanide. Au-delà du cadre, grotesque, les cours dispensés étaient passionnants. Ludivine y goûtait avec assiduité et délectation au discours sur l'art, prenant part à des séances subtiles et interminables de glose sur le beau et sa finalité. Elle en était enchantée.

Lors d'un exposé mené de mains de maître par une de ses coreligionnaires, dans une salle plongée dans la pénombre imposée par l'emploi d'un projecteur de diapos, elle découvrait son histoire personnelle et l'histoire de l'art à nouveau mêlées, inextricablement. Des hommes de l'antiquité grecque aux monstrueuses érections poursuivaient des femmes nues se refusant à leurs sexes !... Là, devant elle, commentées brillamment, se succédaient les lithographies du livre de... Dans l'obscurité, Ludivine chercha du regard Pamela. Curieusement, elle n'était pas là ! Comment était-ce possible ?

Pour la seconde fois de sa vie, Ludivine, à travers le faisceau d'une lampe, l'espace alentour étant gardé dans le noir immobile, rencontrait l'œuvre impudique.

Ce ne fut pas une révélation, mais une confirmation. Là encore, la jeune étudiante se voyait guidée dans son choix de l'art. Pourrait-elle, ambition suprême, en faire un mode de vie ? Non pas qu'elle désirait devenir artiste. Plus puissamment, posséder le discours pertinent et la manière de vivre en esthète accomplie l'envoûtait. Pas une journée ne devait s'achever sans le clin d'œil d'une œuvre, sans cette certitude d'un regard supérieur. L'artiste crée par manque ou par besoin d'embellissement. Pour Ludivine, rien de tel, nulle nécessité de produire. Il lui suffisait d'ouvrir les yeux, de s'émerveiller

des surprenantes beautés jalonnant ses pas. Néophyte dans la lecture des signes d'art, elle s'imposait d'en appréhender les manifestations par une étude studieuse et par une vision toujours plus pénétrante. L'histoire de l'art devait immanquablement aiguïser ses sens.

Seulement, la sensation dégagée par une attentive perception d'art n'ouvrait pas uniquement sur le ciel de couleurs revigorantes ou de formes bienveillantes ; il était des œuvres sombres, aux sources d'inspiration néfastes, aux talismans maudits qui distillent leur message en dilution, et qui, sans se nommer, sans se montrer, constituent sous le boisseau un univers dissident, voué à l'atelier des ténèbres. Car le bien ne fuit pas la lumière, à l'épreuve voulue de laquelle éclatent ses vertus. À l'inverse, le mal réclame le manteau de la nuit pour son accomplissement. Qui, au regard de tous, étale son péché n'est point maléfique, mais, moins secrètement, atteint de folie. La critique, découvrit Ludivine, pour dépeindre certaines œuvres abjectes, invoque au sujet de l'artiste maudit, avec une légèreté coupable, la maladie pour argument de son odieuse singularité. Mais elle, les sens en éveil, à l'écoute de cette science pénétrante infuse, savait où plongeaient les racines du monstre. Le détournement du beau pour honorer les vertiges de l'enfer l'effrayait, mais ne la trompait pas. Pamela lui en avait, à son corps défendant, offert la clef un soir en Angleterre...

L'artiste, dont l'œuvre revenait hanter l'obscurité, s'appelait Aubrey Beardsley. Déjà son nom émergeait des ténèbres. Le coup de projecteur lui serait fatal, s'imagina aussitôt Ludivine. Elle allait passer son œuvre au crible ! C'était décidé : qu'un mandarin la parraine ou la contrarie dans son choix, Beardsley lui fournirait un thème de mémoire de maî-

trise indiscutable et passionnant. De ce jour à celui de l'oral de soutenance, elle aura vécu dans le saisissant contraste de la bichromie des lithographies du tuberculeux pervers.

Mort à 25 ans, le 15 mars 1898, de la tuberculose à Menton, où il pensait, en désespoir de cause, refaire un peu sa santé chancelante par l'exposition à l'un des climats les plus doux d'Europe, Aubrey Beardsley n'avait, taraudé par la maladie depuis son âge le plus tendre, cessé de pactiser avec des forces aptes, lui semblait-il, à l'aider à transcender son mal. De Dieu il n'eut cure qu'au suprême instant, recherchant diables et diableries sa vie durant. De ce combat douteux, Ludivine tirait un titre fabuleux : *Aubrey Beardsley, ou la guerre des deux roses*.

Sa thèse, hardie, ébranla l'Institut d'Art et d'Archéologie. En résumé, elle opposait la Rose-Croix au Saint Rosaire, énumérant au fil de l'œuvre de l'anglais diminué les roses. Roses rouges en noir du bréviaire rosicrucien contre roses blanches virginales à Marie offertes. Le jury écarquilla des yeux, mais les motifs abondaient. Comme dans une nécropole aux murs tapissés d'ossements, sûre d'elle et du combat spirituel en jeu, Ludivine accumulait les preuves en un implacable réquisitoire, le tribunal ayant élu domicile dans la salle d'ostéologie, seule salle libre en cette matinée studieuse et chargée.

Un critique anglais, contemporain de l'artiste, avertissait le public que Beardsley était moins pervers par ce qu'il montrait que par ce qu'il cachait. Certes, on pouvait déjà s'amuser à débusquer et dénombrer les quéquettes dures et les zizis mous cachés parsemant le décor, exubérant et acéré comme un jardin de ronces et de chardons, de l'énigmatique *How King Arthur saw the Questing Beast* (1893). Mais plus sournoisement, sous l'œil noir rempli d'inquiétude et de sombre

fascination du roi légendaire, se déployait une monstrueuse apparition, enluminée de « fff » et de serpents. Or, Ludivine, qui savait déchiffrer HAL en IBM, au « f » substituait sans peine et sans risque d'erreur le chiffre 6. Les enfilades de f portaient ainsi signature de la Bête. Dans ce registre, les paons devenaient serpents et les serpents paons ; tandis que Pan lui-même cédait place à la Bête, dragon épouvantable, repoussant, épouvantail recouvert de pustules, de chairs chitineuses et velues, de dards et d'attributs sexuels déments. Sur la corne de la Bête, rostre dédicacé de la signature érotique de l'artiste et d'un nœud coulant ophidien, jaillissait l'érection inespérée comme une lame courbe de faux, de sabre, au tranchant de rasoir effilé, devant laquelle un faune, dieu Pan à la chevelure de Méduse, s'esquivait, conscient du danger. L'évocation, avec cette maîtrise stylistique digne d'Albrecht Dürer, tournait à l'invocation, trop réussie pour déplaire, mais follement inquiétante dans son déferlement soudain. Submergé, l'artiste n'en continuait pas moins à célébrer une revanche ruineuse ; ruineuse pour l'âme, mais peu coûteuse en regard d'un corps déjà gravement malade. Lui, le tuberculeux frappé d'impuissance lavait l'affront de ses défaillances en partageant l'illusion onaniste d'un pouvoir démoniaque supérieur. La source d'inspiration était signée et revendiquée.

Ludivine reprit son souffle. Le jury eut à peine le temps de se préparer à entendre la suite...

« Les roses, venons-en aux roses. On en trouve partout. Le jardin des Oliviers, où un Christ étendu, las, l'œil blanc révulsé, reçoit sur son bras nu à la main molle *The Kiss of Judas* des lèvres d'un enfant monstrueux, apparaît davantage comme une roseraie !

» Plus loin, Salomé, regard odieux, exécute *The Stomach Dance*, emportant dans un déhanché lubrique foison de roses au rythme des accords violents d'un Mick Jagger avant l'heure, chevelure d'algues prise dans le tourment de l'onde, langue pendante et sexe pointant, son instrument décoré de tresses comme un chapeau de cardinal.

» Mais aussi chez *Virgilius the Sorcerer* les roses abondent, sur son kimono noir qu'anime une jambe relevée pour soutenir un sinistre grimoire d'où le thaumaturge tente, d'un bras tendu évocateur, de tirer un sortilège. Sur sa robe de mage, des roses, des roses qu'encerclent des ouroboros, serpents se mordant la queue en s'enroulant à l'infini sur eux-mêmes. Comme sur la garde de la dague de Lord Thonson-Cowe !

» Aubrey Beardsley, par ces symboles, s'affirme rosicrucien.

— Mais, mademoiselle Mustier, vous vous égarez. L'art n'a rien à voir avec l'ésotérisme. Il serait de bon ton que votre travail demeure dans le cadre de la critique esthétique sans emprunter des chemins oiseux.

— Alors, messieurs les membres du jury, vous devez estimer que les Salons de la Rose-Croix parrainés par le Sâr Péladan, à la même époque à Paris, n'étaient pas des expositions d'art, qu'on n'y dévoilait pas au public des peintures, qu'on n'y accrochait pas de tableaux. Que les artistes présentés ne s'estimaient pas membres tout à la fois d'une mouvance artistique, le symbolisme, et d'une mouvance spirituelle, la Rose-Croix. Cette même Rose-Croix dont ils honoraient les expositions de leurs toiles les plus prestigieuses. Toute l'école belge luciférienne au grand complet y fait étalage de ses prouesses sulfureuses : Khnopff avec ses sphinx hermétiques, Delville avec ses *Trésors de Satan* et son *Idôle de la*

perversité, Rops avec sa *Tentation de Saint Antoine* où une femme nue, vibrante, en lieu et place du crucifié qui menace de se décrocher et de chavirer, s'impose face au pauvre ascète terrorisé !

— Bien, très bien, Mademoiselle, la tempéra un autre membre du jury, plus jeune et plus cultivée que le vieux président décontenancé. Vous pouvez poursuivre sur cette voie fructueuse, mais plus calmement, si possible.

— Bien entendu. »

Après une courte pause, Ludivine reprit :

« *The Mysterious Rose Garden*, œuvre de 1895. Ce mystérieux jardin de roses, comme l'intitule Beardsley, que désigne-t-il ? Est-il si mystérieux ?

— *Paradise lost*, pour reprendre les mots de Milton, suggéra tout haut, à l'adresse de tous, la jeune membre du jury apparemment acquise aux vues de l'impétueuse étudiante.

— Parfaitement ! » la félicitait aussitôt Ludivine pour sa brillante déduction comme si elle fut une de ses élèves.

Les rôles paraissaient s'inverser, le jury commençant tout juste à intégrer les données d'une leçon magistrale. Imperturbable et ardente, l'étudiante, avec autorité, renvoyait les titulaires de chaires au banc des écoliers.

« Oui, cette roseraie n'est autre que le jardin d'Eden. Mais au moment exact où un doute horrible assaille et corrompt le bonheur radieux de ses habitants. Là, l'ingénue et longiligne Ève prête l'oreille aux murmures de Satan... »

— Vous voulez dire de Lucifer, corrigea la jeune professeure.

— En effet, reprit Ludivine en bondissant sur le nom consenti, le personnage qui lui susurre l'irréparable, aux pieds ailés, tel Apollon, vêtu d'une tunique présentant un

mixte entre mode nippone et coupe d'habit du temps des Valois, tient attaché à son long et fin bâton une lanterne. C'est le "Porteur de lumière" : ce que signifie Lucifer. »

Le jury retint son souffle. Ludivine porta le coup fatal :

« Aubrey Beardsley nous signifie ici qu'il a perdu son paradis. Que ses roses sont désormais empoisonnées. Que c'est un pacte avec le Diable qu'il a signé ! Et celle qu'il glorifie dans *Venus between Terminal Gods*, c'est l'Ève corrompue, pervertie. Quant au décor : c'est encore cette roseraie prolifique. Seulement ici, la rose n'est plus promesse virginale, mais gnose.

— Qu'entendez-vous par gnose ? demanda le vieux professeur.

— Ceci sort du cadre de mon étude, rétorqua sèchement Ludivine. Je ne voudrais pas m'égarer sur des "chemins oiseux"...

— Vous êtes tenue de fournir la définition des mots que vous employez, gronda le vieux mandarin.

— "Il faut reconnaître la raison comme la rose dans la croix de la souffrance et se réjouir avec elle". La citation est de Hegel, fit savoir la jeune professeure. Elle est gnostique à souhait... »

Le vieux doctorant se renfrogna. Sentant l'enjeu lui échapper, il concéda à son arrogante collègue le bénéfice de son ignorance, à laquelle il laissait, dorénavant, le soin d'être seule juge en pareille matière.

« Mais il nous faut conclure, reprit Ludivine, rappelant à l'ordre les membres dissipés du jury. Comme le suggère le titre de ce présent travail, *La Guerre des deux roses*, nous ne pouvons nous appesantir sur l'un des aspects de la rose au détriment de l'autre. À la fin de sa vie, comme vous le savez

certainement, Aubrey Bearsley se convertira au catholicisme. Peut-être doit-il ce retour en grâce à cette petite péruvienne élevée à la gloire des autels, qu'il célèbre dans *The Ascension of Saint Rose of Lima* en 1896 ? La jeune sainte emportée au Ciel dans les plis du manteau de sa Reine a les cheveux défaits piqués de roses. Cette œuvre marque un tournant : le rose-croix découvre le Rosaire. Mais la conversion demeure fragile : la même année, l'artiste illustre *Lysistrata*, et, comme vous pouvez en juger sur pièce, la longue chemise de nuit blanche de Sainte Rose se soulève sur un amas de jupons affriolants d'où plonge une jambe... bizarre. Cette jambe et son pied ne sont-ils pas identiques à cette prothèse en forme d'asperge qui pointe, raidie, du page difforme à tête d'embryon du *Enter Herodias* de 1894 ? Beardsley n'est pas tout à fait guéri. Il doute ouvertement de son salut même après sa conversion. Dans une lettre adressée à son ami Herbert Pollitt, il confie : "*This morning I was closeted for two mortal hours with my Father Confessor, but my soul has long since ceased to beat*". On ne revient pas aisément du royaume de la Rose-Croix... Mais la courageuse petite sainte péruvienne, malgré sa grotesque jambe en forme de godemichet, veille sur lui. Enfin, Beardsley célèbre avec douceur, tendresse, Marie. *Virgin and Child* est inséré dans la revue *The Savoy* comme carte de Noël. La Vierge, au maphorion brodé de roses, présente l'enfant divin. La scène se tient dans une roseraie. Marie n'est-elle pas la Rose Mystique ? Que de chemin parcouru parmi les roseraies ! Dans sa dernière lettre, à l'intention de son éditeur Smithers, l'artiste écrit et implore :

« *Jesus is our Lord and Judge*
Dear Friend

I implore you to destroy all copies of Lysistrata and bad drawings.

Show this to Pollitt and conjure him to do the same.

By all that is holy all obscene drawings.

Aubrey Beardsley

In my death agony. »

SOMMAIRE

Le cheveau-léger lancier

Second arrêt sur le trajet : bruit strident de scie circulaire, jaillissement d'étincelles sonores, amortissement du choc par les tampons des wagons stoppés en gare, léger relâchement dans la tension d'arrêt, verrouillage des roues d'acier rouillées et déverrouillage des portes...

Jean-Pascal ramassa en toute hâte ses affaires, entrouvrit la porte du compartiment et le corps à moitié dans le couloir, soudain inquiet, jeta un coup d'œil en arrière pour voir s'il n'avait rien oublié, esquivant toutefois dans son inspection le regard brillant de Ludivine. Tout était en ordre : il pouvait disparaître.

Détonation d'un jet de pression libérée : le train soupirait violemment après l'effort consenti au fil des kilomètres.

Ludivine avait sursauté ! Revenue de sa surprise, la jeune femme reprit en chasse sa proie, la guettant à travers la vitre. De ses yeux bleus teintés de mépris amusé, elle était prête à épingleur sur le vif les tics du cadre dynamique en mouvement sur le quai. Mais happé par sa propre hâte, Jean-Pascal avait dû courir, dépassant indubitablement l'espace dans lequel la vision de Ludivine se trouvait circonscrite. Pour en avoir le cœur net, elle écrasa sa joue contre la vitre, y plaqua son œil comme un poisson à la paroi du bocal, et loucha dans un angle impossible à la recherche de l'évadé. Bah ! Elle n'avait plus aucune chance de le rattraper. Même avec la remise en branle du train. Le temps qu'il prît de la vitesse pour refaire son retard sur les voyageurs descendus, Jean-Pascal aurait évacué le quai, la gare, bondi dans un taxi, ouvert son ordinateur,

composé un ou deux courriels, humecté ses lèvres et remué frénétiquement son poignet deux ou trois fois déjà.

La fermeture des portes claqua. Le train s'ébranla... Ludivine l'encourageait à reprendre de la vitesse. Espérait-elle encore cueillir au passage l'édifiante icône laborieuse estampillée JP ? Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle vit, en échange, un Julien figé sur le quai en tenue de combat, sa planche fluo dressée comme un menhir à ses côtés, chemise hawaïenne bariolée ouverte, torse imberbe orné de colliers de dents de requin postiches, short Waikiki rikiki et tongs spacieuses rivées aux gros orteils. Il avait l'air vraiment paumé, échoué en pleine cambrousse, le *windsurfeur* !

Éclatant de rire, Ludivine s'imagina avoir vu le faux jumeau parfait de Jean-Pascal. Au royaume du superficiel, ils faisaient vraiment la paire, ces deux-là : le fou et le valet !

Puis elle réfléchit : elle était méchante, et c'était consternant pour autrui. Elle se mit à rire encore plus fort. Tant pis pour eux !

« Non, Arthur, attends. Non... Ta pauvre maman n'en peut plus. Tu devrais pourtant le savoir, mon petit génie, que la grosse valise de maman est très lourde...

— J'm'en fiche. »

Les voix venaient du couloir. Une silhouette d'enfant apparut à la porte coulissante du compartiment. Ses yeux s'agrandirent de malice et sa bouche intima :

« C'est ici que je veux.

— Tu es sûr, mon chéri ? C'est la sixième cabine que tu me désignes.

— C'est celle-là, et pas une autre.

— Bien, bien, j'arrive. »

Et le monstre fit irruption dans le domaine de Ludivine, la dévisageant, l'œil mauvais, le maxillaire inférieur crispé en avant, la bouche déformée, les mains menaçantes armées de deux jouets. La bête indocile à courtes pattes vint se jeter sur une banquette. On l'avait déguisé en jeune chien de guerre : coupe en brosse, bermuda militaire US Army au camouflage tricolore, tee-shirt au motif agressif d'un macaque rapeur, *sound blaster system* plaqué contre l'oreille droite maintenu d'une main, l'autre pointant un index rageur vers le ciel. Bienvenu sous la férule du caprice, semblait dire la mère, le visage marqué, qui venait à son tour d'apparaître, harassée, une énorme Samsonite pour fardeau de voyage.

Humaine, Ludivine se leva et aida la femme à hisser sa lourde et volumineuse valise sur le porte-bagages.

« Merci », fit-elle, simplement.

C'était une femme digne, fière même, mais que la vie d'un enfant semblait avoir trahie, épuisant ses nerfs, affaissant sa bouche, transformant en amertume rentrée un visage qui avait dû être d'une beauté provocante... jadis.

« C'est qui ? s'enquit sans aménité le monstre à l'adresse de sa génitrice en désignant Ludivine.

— Une personne très aimable qui vient d'aider ta maman se contenta de répondre », et c'était déjà trop expliquer à un enfant, la mère acculée.

Ludivine reprit sa place, mécontente. Arthur vint se placer en face d'elle tandis que sa mère réajustait sa toilette froissée par les efforts de manutention de leur bagage. Elle portait un tailleur blanc chic, des mules assorties à son sac à main et une paire de lunettes de soleil aux « C » entrecroisés de chez Chanel. Arthur se mit à battre des pieds, frôlant les genoux de sa voisine, la provoquant habilement, guettant du coin de l'œil

sa réaction. Ludivine lui lança un regard noir de mer rouge aux eaux bleues déferlantes. L'impudent battit aussitôt en retraite, abandonnant ses jouets sur la banquette et se précipitant dans les jupons de sa mère.

« Maman, maman, la dame est méchante. Faut partir. Viens !

— Non, mon chéri, ta maman est fatiguée. On est bien ici. Et puis cette demoiselle est très gentille.

— Non, elle est méchante. Veux partir. Veux Partir !

— Regarde : la valise est en place. Il nous faut rester, à présent.

— Non !

— Sois raisonnable, mon ange. Même si je le voulais comme tu le veux, je ne pourrai plus la soulever. Tu vois, il faut être raisonnable. On peut rester, alors ?

— Non !

La pauvre mère lança un regard en direction de Ludivine, cherchant de l'aide... Elle trouva dans les yeux bleus implacables la détermination qui lui manquait.

« Ça suffit, maintenant, Arthur ! » changea-t-elle de ton, durcissant sa voix.

L'enfant, sous l'assaut imprévu et inconnu, céda et se mit à pleurer. Stupéfaite à son tour, la mère rejeta ce pouvoir tout neuf et si difficilement acquis, en s'agenouillant devant son fils pour lui demander pardon. « Non, pas ça ! » s'indigna Ludivine en elle-même.

Aussitôt le monstre se réaffirmait et frappait sa mère implorante pour lui faire payer au prix fort sa capitulation.

« Méchante ! »

La mère versa une larme, qu'elle s'empressa d'escamoter à la jointure de son verre de lunettes et de sa joue.

Elle abandonnait là son fils hors autorité. Elle s'assit ; ouvrit un livre, pour oublier, pour s'oublier...

De son côté, pour une fois délaissant sa mère, ne l'accablant point de l'opprobre de ses colères nourries de reproches incompris, le petit Arthur reprenait en main ses jouets. Et d'une main gauche armée d'un robot *transformeur* meurtrier massacra, maintenu d'une main droite tremblante, un cheval-léger lancier *Starlux*.

SOMMAIRE

La Confrérie

Arthur avec son robot terrible, telle une pince, rabattit sur les genoux de sa mère le livre qu'elle lisait.

« C'est quand qu'on arrive ?

— Bientôt, mon chéri, bientôt.

— C'est long ! »

Le petit monstre dégagea l'étreinte métallique du robot et sa mère put reprendre en mains sa lecture interrompue. Arthur sauta sur la banquette, piétina d'une foulée rageuse les sièges et se précipita contre la fenêtre, frappant de toute la masse de son *transformeur* la vitre.

« Attention, mon chéri, tu vas casser la vitre. »

Se retournant, l'enfant n'interrogea pas le regard de sa mère, mais celui de Ludivine. Dans l'eau de ses yeux, le mini Ramsès comprit qu'elle allait le noyer s'il continuait. Il rejoignit sa mère, non moins par gratitude que par réflexe, et vint lover sa tête sous son bras, bousculant encore une fois son livre...

Troisième arrêt : cri de roues qu'on serre, cahot hoquetant des wagons s'embrassant en accordéon, haleine bruyante du diesel, coup de frein brusque et final, déblocage des portières...

Une vieille dame se présenta à la porte du compartiment. Elle entra et rejoignit Ludivine, Arthur et sa mère ; et s'installa en face de cette dernière. Arthur se recroquevilla contre le flanc de sa maman. Il faut dire que la vieille était impressionnante. Elle avait une figure de géronte : ses yeux étaient cerclés par la cataracte, avec ce regard étrange et concentrique

caractéristique ; des poches, d'une texture de moisissures tirant sur le noir, étiraient encore ses yeux, élargissant le phénomène à des proportions hypnotiques. Sa bouche n'était plus qu'une fente aux lèvres fondues ; un duvet de moustache buissonnait sous ses narines aux parois de cire translucides. Son front plissait sous la cascade de centaines de sillons tracés par l'écriture des ans. Sa peau, mouchetée de taches brunes, s'affaissait mollement en forme de panses depuis les joues et le menton. Un chignon, piqué de dizaine d'épingles à cheveux rudimentaires, canalisait la masse énorme d'une tignasse en limaille de fer. On eut dit une ziggourat de métal gris argenté. La vieille chaussait des Charentaises et arborait des mi-bas à varices. Des avalanches violacées de veines boursouflées ornaient le dos de ses genoux crayeux élimés. Elle portait une simple robe-tablier bleue, fleurie de minuscules pâquerettes imprimées, sans manches, laissant voir ses bras nus flasques.

Arthur la regardait, à la fois effrayé et fasciné, agrippant plus fortement à chaque nouvelle découverte déconcertante le bras de sa mère. Ses yeux roulaient, allant de bas en haut, de droite à gauche, de haut en bas, de gauche à droite, dévisageant la vieille dame.

Sans s'émouvoir du regard affolé de l'enfant, la vieille tira d'une poche latérale de sa robe-tablier un objet curieux. Les phalanges saillaient de ses doigts et le dessus de ses mains était tendu de tendons et de veines apparentes. Avec une économie de mouvement consommée, elle déploya son chapelet et commença la lente manipulation du cycle du Rosaire.

De la main de l'aïeule pendait le crucifié, descendant au fil des grains engrangés, puis remontant, toujours au rythme de la prière, attiré par les doigts avides d'achever la grande boucle mystique.

Au début, l'orante remuait imperceptiblement ses lèvres invisibles, puis, pénétrant plus avant dans le mouvement incantatoire, passa en oraison mentale. Ses paupières brûlées se couchèrent sur ses yeux auréolés. Son visage se détendit totalement, libérant un sourire facial dont l'origine physique n'apparaissait pas évidente. Elle devait, maintenant, entendre sa propre voix et, sans l'effort de la parole, doubler le son de la prière avec la méditation mentale des grands mystères christiques.

Ludivine se revit deux ans plus tôt : une envie incoercible d'aller admirer le retable d'Issenheim, chef d'œuvre de Grünewald, l'avait saisie. Elle avait pris le train depuis Paris pour rejoindre Colmar, où, au musée d'Unterlinden, se trouvait exposé désormais l'incalculable trésor. Avant même la visite, elle avait découvert l'œuvre picturale à la lecture de *Là-bas*. Dans son sulfureux roman, Joris-Karl Huysmans décrivait la crucifixion imaginée par Grünewald. Ludivine reconnut aussitôt les images que rendaient les mots : elle rêva, éveillée, à ce « grand corps persillé d'ecchymoses... ».

La lectrice, face au modèle en peinture, demeurait déconcertée : l'évocation des mots avait été si forte, avait si parfaitement restitué le sujet, que la parole avait sublimé l'image, tant et si bien que la scène peinte ne pouvait plus exister sans sa description en prose ciselée quelques siècles plus tard. En lisant Huysmans et en regardant Grünewald, c'était à croire que la Parole se fît chair.

Impressionnante sensation...

Mais la sensation la plus incroyable n'avait pas encore été mise à jour : Ludivine devait faire le tour du retable. Et là, au dos : stupeur !

Comment avait-on pu cacher derrière l'œuvre tant vantée une autre encore plus sublime ? Plus sublime encore par un contraste absolu. Les demi-teintes olivâtres de la nécrose cédaient place, sous l'impact d'un choc de couleurs insensées, à la Résurrection !

Revigorante vision : découverte indéfinissable : sublimation du réel : nouvelle Adamité d'un être à la fois corps et lumière, premier-né d'entre les morts : le Christ triomphait.

Bouche bée, Ludivine s'extasia. Bouleversée, mais souverainement rassurée, elle remerciait le Ressuscité pour le don de sa victoire.

Ludivine, debout, tout doutes terrassés, haletante face à cette dimension de vérité de vie supérieure, essayait d'entrevoir plus avant les contours nouveaux de la chair glorifiée. Quel pouvoir nos corps impérissables auront sur la matière du Ciel ? Quels outils divins nos membres susciteront-ils pour édifier les mondes sensibles de nos désirs ? Ressuscités comme le Christ, ne serons-nous pas, comme lui, forts de son *Deus Creatus* ? Nos échanges ne deviendront-ils pas autrement plus subtils, l'expression de la pensée se matérialisant à dessein et la perception de la matière se spiritualisant de réciprocité, la voix, elle-même, à l'écho du Verbe, devenue créatrice et la création capable de nous rendre la Parole intelligible ? Un lieu de découverte passionnée s'édifierait à l'infini : quête inlassable de l'Autre toujours poursuivie et sans fin satisfaite. Cieux enchâssant incessamment le Ciel. Ciel conquis, continuellement plus grand que sa conquête...

« On ferme ! » résonna la voix du gardien du musée.

Ludivine avait sursauté, avec cet étrange retard qu'admet une surprise trop grande. Non seulement, on allait la priver

pour longtemps de cette vision d'art, mais en plus elle avait raté son train de retour dans le monde d'ici-bas.

Les yeux débordant de la lumière du Ressuscité, l'étudiante en histoire de l'art remonta le long des rues de Colmar endeuillées par la nuit tombante vers la gare sans même s'apercevoir de l'éclipse du jour. En chemin, le temps la rattrapa. Une préoccupation la rappela à la réalité terrestre : de longues heures d'attente s'offraient à elle avant le départ du prochain train pour Paris. Quitte à passer l'épreuve avec patience autant le faire ailleurs qu'assise sous l'horloge de la gare ! Dans la ville, Ludivine dénicha une église gothique, à l'intérieur de laquelle elle pénétra.

La nef était sombre ; le chœur invisible, effacé par l'obscurité la plus totale. Quel accueil ! Ludivine emprunta la travée de droite, inspectant du regard les chapelles latérales, repoussant de la clarté de sa vue les ombres y régnant, y stagnant tels des linceuls de lichens poussiéreux. Grise était l'église, avec de-ci de-là des puits de nuits sans fonds, noires tapisseries du néant. Les plus belles peintures dévoilant le mystère des cieux avaient sombré dans les ténèbres, indiscernables, indéchiffrables, leurs surfaces dressées comme autant d'écrans de miroirs opaques. Les vitraux baillaient de la nuit, ne laissant identifier que leurs scellements de plomb. Des alignements de confessionnaux, entassés au fond des chapelles, servaient de guérites à la statuaire des saints de plâtre délaissés. Tous les porteurs de l'Enfant, saint Joseph, saint Christophe, saint Antoine de Padoue, dormaient ensevelis dans l'indifférence. Chez un brocanteur, ils eussent connu davantage de lumière... et rencontré, peut-être, un acquéreur que les figures de la foi de son enfance attendrissaient encore. La lumière du Ressuscité

semblait faiblir dans les yeux de Ludivine au contact de Son église.

Soudain, elle sut qu'elle n'était plus seule. Elle alla masquer sa silhouette derrière une large colonne et de sa position en retrait observa : des ombres, plus ou moins ajustées dans leurs foulées, avaient envahi la travée, remontaient en une file plus ou moins ordonnée l'alignement des colonnes, épiaient de petits coups de tête inquiets tout mouvement autre que le leur. Assurés de la solitude du lieu, les intrus s'arrêtèrent et se regroupèrent à la hauteur d'une chapelle, et en assaillirent le chancel ! Tel un flot de réfugiés, ils franchirent plus ou moins aisément l'obstacle, s'entraïant, hâlant même l'un d'entre eux en le soulevant à quatre à bout de bras. Un grand maigre alluma de la flamme d'un *zippo* étincelant des bougies qu'un petit râblé avait amené et piqué sur un antique candélabre. La lumière fut ! Ludivine distingua mieux les intrus, qui, venus comme des voleurs, semblaient vouloir prendre possession de l'espace... le temps d'une prière !

Les saints Joseph, Christophe et Antoine de Padoue reprirent des couleurs. Une Visitation peinte réveilla sa splendeur, ranima le tressaillement visible sur le visage d'Élisabeth à la vue de sa jeune cousine. Un maître-autel, telle une pyramide à degrés abrupts, dévoila l'éclat de ses marbres. La présence de la lumière, si ténue fût-elle, ressuscitait les ors et les visages. On eût dit des de La Tour ces chrétiens de catacombe, ces orants de contrebande, réunis là en une horde disparate : il y avait deux couples dignes et habillés avec soin, un grand maigre tondu et un petit râblé à tignasse, tous les deux en guenilles, une vieille ridée, une mongolienne trentenaire et un... estropié, jeune garçon désarticulé, se contorsionnant, s'agitant par terre, roulant sur le flanc, un bras coincé sous lui

l'empêchant d'aller plus loin, impuissant à se délivrer de lui-même, dégageant dans un effort continu une force terrible sans résultats tangibles.

Et puis commença l'ample et longue litanie. Le Saint Rosaire résonna de sa haute voix rauque, puissante, inlassable. L'incantation, de prime abord rebutante, à la force du poignet devenue envoûtante, s'élevait au-dessus des préjugés pour atteindre à l'indicible. « Que ceux qui ont des oreilles entendent ! »

La mongolienne égrenait les paroles des « Je vous salue Marie » avec un temps de retard, la vieille ridée de sa voix désagréable insistait pour se faire entendre, le grand maigre tondu martelait avec violence les stances, le petit râblé à tignasse hésitait sur les mots, perdant le rythme pour reprendre le train de la récitation plus loin, les deux couples, sur ce, tentaient de leurs voix douces et mélodieuses de sauver l'hommage fait à Marie, tandis que le jeune estropié beuglait, terrifiant la nef de l'écho de ses cris énormes !

Les heures disparurent, emportées dans le cycle immense du Rosaire...

Ludivine écouta jusqu'au bout, absente au temps une fois encore. Lorsque sur la glorification de la Trinité sainte le Rosaire complet s'accomplit. Alors, les voleurs d'éternité s'en furent comme ils étaient venus.

Ludivine se retrouva plongée dans le noir tout auréolée du mystérieux hommage auquel elle venait de participer inconnu. Après un temps d'expectative savoureux, elle quitta l'église, et se dirigea à nouveau vers la gare.

Là, elle rejoignit le quai désigné pour le départ de son train et s'installa sur un banc en attendant que les wagons parais-

sent. Elle ouvrit Là-bas en édition de poche, avec l'espoir de renouveler l'expérience de l'incarnation du Verbe.

« Vous auriez une petite pièce, M'demoiselle ?

— Lentement, Ludivine releva la tête, orientant vers la voix son regard. Là, face à elle, la main tendue, se tenait le grand maigre tondu !

— Oui, oui, bien sûr, bafouilla la jeune sollicitée.

— Merci, fit le mendiant, la gratifiant d'un sourire âpre, mais sincère.

— Attendez, ne partez pas !

— Vous inquiétez pas. J'vais pas m'sauver. Je crèche ici, pour tout vous dire.

— Et à l'église aussi, un peu, non ?

— Et alors ? Qu'est-ce qu'ça peut vous faire !

— Moi aussi, ça m'arrive de fréquenter les églises. Il n'y a rien de mal à ça. Vous ne voulez pas vous asseoir, pour en discuter, avec moi ? Il faut que je vous avoue quelque chose : j'étais dans l'église tout à l'heure où vous, et vos amis...

— Ah, les membres de la Confrérie du Rosaire. Un sacré club, pas vrai ?

— Ils sont... vous êtes... impressionnants », confirma Ludivine.

Alors, à partir de cet instant, avec la franchise de la générosité, le grand maigre tondu lui révéla tout : qu'on l'appelait l'Américain, parce que sa mère était de là-bas et qu'il était né en Nouvelle-Angleterre, qu'il avait fait la guerre du Vietnam, que c'était une sale guerre, comme toutes les guerres d'ailleurs, qu'il en avait ramené une vache de maladie de peau, ce qui lui compliquait drôlement la tâche pour se raser, car se raser, pour lui, c'était le signe que l'on restait à flot, ce qu'il répétait tout le temps à d'Artagnan, le petit râblé à tignasse et

barbichette, qui, lui, se laissait aller *capillairement*, chose néfaste quand on vit dans la rue, que de se laisser aller... que la vieille ridée, qu'excitait comme une puce l'idée d'investir en douce une église et pour qui l'opération réalisée marquait le comble de la transgression, était une vieille fille aigrie, mais qui venait là soigner sa méchante solitude ; que la mongolienne était assez autonome pour gérer le contenu de son petit sac à main toute seule où elle gardait un porte-monnaie plein de pièces dont elle n'avait jamais lâché le moindre sou pour d'Artagnan ou pour lui, l'Américain, leur expliquant qu'ils n'avaient qu'à travailler, comme elle, à broder des écussons de gendarmerie et des galons d'officier au fil d'or, pour gagner l'argent voulu ; que les deux couples s'admiraient et s'effrayaient mutuellement, l'un étant stérile et l'autre parent d'un jeune estropié gesticulant et braillard ; que le gamin était né parfaitement normal, mais qu'un jour, inexplicablement, il avait tenté de forcer avec sa tête incomplètement achevée les barreaux de son petit lit, qu'il y était resté coincé et qu'il se débattait encore pour s'en extraire, à moins qu'il ne continuât, supposait l'Américain, et là-dessus d'Artagnan était d'accord, à vouloir maintenir ouvertes les lourdes portes de la prison des âmes, s'évertuant de tout son corps meurtri d'en écarter les battants afin que puissent encore s'échapper celles attirées en enfer. Bref, que la vie était un grand mystère à laquelle, seule, pouvait répondre une grande prière : le Rosaire. Alors, là, il fit don à Ludivine de son chapelet abîmé et l'instruisit des divins mystères, joyeux, douloureux et glorieux à méditer au fil de la récitation des Ave Maria. Ainsi tresse-t-on une couronne de roses à la Reine du Ciel, conclut-il.

Le train était entré en gare...

Point de chute

Quatrième arrêt.

« C'est là que je descends ! » s'écria Ludivine.

Elle tira sa valise par la poignée comme un tiroir et le paquet vint d'un coup, emportant son bras, son épaule, son corps. Elle avait manqué de peu d'estropier Arthur, le brave petit Arthur.

« Au revoir, Arthur, et sois sage, dorénavant. »

Enjouée, Ludivine slaloma entre des jambes mutilées et des gambettes épilées et luisantes. Parvenue sur le seuil de la cabine, elle souhaite à tous une bonne fin de voyage. La vieille dame lui répondit par un clin d'œil malicieux tandis que la mère d'Arthur lui rendait en guise de salut un vague sourire crispé.

Sur le quai, avant de reprendre sa route, Ludivine attendit que le train fût parti... Sous ses yeux brillant d'une intensité secrète défilaient les wagons... À une vitre, nez et front plaqués, la figure d'Arthur apparut. Ludivine hésita entre lui tirer la langue ou le saluer d'une main agitée. Trop tard. L'enfant avait disparu. Pas grave : elle les garderait, lui et sa mère, présents dans sa prière, tout comme Julien, sans oublier Jean-Pascal, et la vieille dame, qui devait faire de même...

Sa valise en main, Ludivine acheva de remonter le quai. La petite gare de campagne ressemblait grandeur nature à ces modèles charmants qui jalonnent les circuits de trains électriques miniatures.

Passée la gare, dehors, un gentil village, écrasé sous la chaleur, l'attendait. Elle s'avança ; traversa une petite place,

encadrée par quatre feuillus prodiguant un ombrage bienfaisant ; longea un mur éclaboussé de lumière ; crut suivre un panneau ; s'égara...

Il y avait encore une maison à vingt mètres après la sortie du village... Son courageux propriétaire y remuait la terre de son potager. Les mottes retournées, luisantes à peine extraites, se vêtaient vite d'un duvet gris poudreux au feu du soleil.

L'homme se redressa pour regarder une jeune femme s'avancer...

« Bonjour ! lança gaiement Ludivine.

— Bonjour, maugréa l'homme peu expert en amabilités.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin du couvent ? »

Il la dévisagea, la trouvant sans doute trop jeune et surtout trop belle pour se cloîtrer ; mais au final, il leva le bras en direction d'une allée de cyprès, perpendiculaire à la route où se tenait sa demeure.

Ludivine le remercia et s'en alla en chantonnant emprunter l'allée, balançant sa petite valise au bout de son bras gracile.

Les cyprès, tels des cierges élancés, projetaient de maigres cônes d'ombre sur le parcours du chemin rectiligne, dont ils formaient l'unique bordure. Alentour fuyaient les champs, à perte de vue...

Au fond de l'allée, toutefois, une bâtisse éclairait de ses murs blancs la campagne déserte.

La porte était large et sombre. De grosses têtes de clous pyramidales, un heurtoir, ainsi que la grille de métal tarabiscotée d'un judas saillaient. À droite, sur le mur, une plaque de cuivre : *Couvent des dominicains*.

Ludivine s'empara de la main baguée du heurtoir et ébranla la porte...

Une paire d'yeux apparut à l'huis, épiant par l'ouverture grillagée du judas le moindre geste de la visiteuse.

« Que voulez-vous ? » questionna la voix blanche du frère portier.

— Je désire voir Julien.

— Lequel ? Le frère bibliothécaire ou le frère novice ?

— Le plus jeune, précisa avec sagacité Ludivine.

— Ah oui, je vois. Mais il y a la clôture à respecter. Au noviciat la règle est stricte.

— Je n'admettrai ni obstacle ni délai, trancha la jeune fille. C'est une question de vie ou de mort.

— ...

— Ni plus ni moins. Allez le chercher, et ouvrez-moi cette porte ! »

On lui avait cédé, on lui avait ouvert. Ludivine se retrouvait dans un vaste hall frais, foulant de long en large un parterre de dalles blanches et noires, attendant avec impatience la venue de l'effronté apprenti moinillon. Elle trépignait et jetait des coups d'œil en tout sens. Le regard plein de courroux se figea un instant : depuis un cadre en demi-lune, une tête tonsurée peinte avec une auréole défraîchie et une tache rouge à la Gorbatchev sur le front la surveillait, un doigt sur ses lèvres livides imposant silence et retenue. Elle enragea de plus belle à sa vue.

Quand enfin apparut Julien, en habit blanc immaculé...

Ludivine s'avança prestement et le gifla !

« Maintenant, tu arrêtes tes conneries. Tu as une minute pour faire le bon choix. Après quoi, je pars, seule ou...

— D'accord, Ludivine. Tu as gagné. Je pars avec toi. »

Et sur le champ il se défroqua : capuche enlevée lui ébouriffant les cheveux au passage, scapulaire expédié à la suite,

large ceinture de cuir débarrassée, long rosaire de billes de buis et croix de bois heurtant le sol, robe retroussée et colletée des épaules par-dessus la tête.

Il se retrouvait en caleçon et sandales dans la fraîcheur du hall. Le frère convers était atterré. Se tournant vers lui, Julien se risqua :

« Vous direz au maître des novices...

— Tu viens ! le rappela à l'ordre Ludivine, le sien et non pas celui de saint Dominique.

— Mais il faut que je regroupe mes affaires.

— Pas le temps. J'ai tout ce qu'il te faut dans ma valise, répliqua Ludivine. Tu as toujours eu mauvais goût pour t'habiller. Ça va changer, maintenant. Alors, tu viens ? »

Sans rien ajouter, Julien la suivit. Lui prenant la main, elle l'entraîna dehors. Ludivine se mit à courir, l'entraînant encore plus loin... toujours plus loin...

Ils étaient ivres d'audace.

Se cabrant, ils s'embrassèrent ; tournoyèrent ; perdirent l'équilibre ; manquèrent de tomber enlacés ; prirent appui contre le tronc d'un arbre ; se laissèrent aller au vertige des sens sans craindre de chuter.

Dans le ciel saturé de lumière, riait haut le soleil, gros doublon d'or à l'éclat féroce.

Et tandis que se séparaient leurs bouches, qu'ils tentaient de reprendre leur souffle, qu'ils se dévoraient des yeux, ils se sentaient comblés.

L'éternité, dit-on, un moment les enveloppa...

Alors, Ludivine déclara :

« L'homme nouveau, on va le faire ensemble, tous les deux. »